15628/P

[P.]

EXPOSÉ

DES TRAVAUX

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

DE MONTPELLIER

Pendant l'An neuf.

PAR J. L. VICTOR BROUSSONET,

Secrétaire de l'École, Professeur de Clinique interne, membre du Collège royal des Médecins de Madrid, des Sociétés de Médecine de Madrid, Londres, Barcelonne, Bordeaux, de la Société philomatique, de celle d'émulation de Paris, de l'Académie des Sciences de Montpellier, de la Société d'Agriculture du Département de Vaucluse.

A MONTPELLIER, CHEZ G. IZAR ET A. RICARD.

[1802]

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

313943

EXPOSÉ
DES TRAVAUX
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER
Pendant l'An neuf.

L'ÉCOLE de Montpellier, avait cru pendant long-temps que son seul devoir était de former de bons Médecins, et que leur gloire confondue avec la sienne était un prix assez éclatant de son travail. Si ses membres, dans le silence de la méditation ou guidés par l'expérience, découvrirent des vérités utiles, ses Élèves furent toujours les premiers à en jouir comme d'un patrimoine qui leur appartenait. Jamais le maître n'essaya de se les approprier pour élever sa fortune ou sa réputation. Aussi empressé à répandre la vérité qu'ardent à la rechercher, il versait dans la masse commune le tribut de ses lumières, comme celui de son zèle. Doit-on s'étonner après cela, de cette unité de doctrine, suite nécessaire d'une communication habituelle entre ceux qui l'enseignent, de cette piété inviolable des disciples pour une mère qui leur avait tout prodigué; enfin du silence même d'une École qui voyait son histoire écrite dans les ouvrages,

et dans la pratique des Médecins les plus illustres qu'elle avait formés!

Ce que l'ancienne Université était dispensée de faire, l'École rétablie a été obligée de l'exécuter. Liée avec le Gouvernement qui la consulte tous les jours sur la santé publique, enrichie de nouveaux établissemens qui rendent ses opinions plus précieuses et plus nécessaires, possédant des découvertes que la publication peut seule rendre utiles, elle a cru devoir manifester ses actes. Et c'est dans sa séance publique, qu'elle a voulu que le Professeur faisant les fonctions de secrétaire rendit compte des travaux de l'année qui venait de s'écouler.

Le récit de tout ce qui est arrivé depuis la restauration de l'enseignement serait sans doute trop étendu pour les bornes d'une séance, puisqu'à peine suffira-t-elle pour raconter ce que l'École a fait pendant l'an neuf. Ainsi d'autres que moi, Citoyens Collegues, rappelleront ces premières années, où réunis à la hâte, vous fondâtes un nouvel enseignement: lorsque privés de tout secours, de tout encouragement, vous n'en trouvâtes que dans votre zèle et l'amour de votre devoir. Ils n'auront point à décrire les cabinets, les muséums, les embellissemens faits au Jardin de botanique; rien de tout cela n'existait encore. On ne voyait dans cette enceinte que des Professeurs et des Élèves. Les premiers oubliant leurs besoins personnels pour se sacrifier à l'instruction, les autres payant par

leur vénération et leurs succès le dévouement de leurs maîtres. Mais ils représenteront l'enseignement clinique parvenant à sa perfection dès son origine, cette foule d'entraves que les Professeurs palliaient et que le Gouvernement a fait disparaître en changeant tout l'hôpital civil en école clinique ; le professeur Dumas publiant un Nouveau système de nomenclature et classification des muscles du corps humain ; le professeur Goüan, ses Herborisations aux environs de Montpellier, et le Nomenclateur botanique ; le professeur Chaptal, une troisième édition de ses Élémens de chimie, découvrant dans le laboratoire de cette École la manière dont circule le carbonne dans les végétaux, éclairant les procédés du tannage, la fabrication du verd-de-gris, celle de la crême de tartre, la composition de l'alun ; inventant l'art de teindre la soie en écarlate ; composant son immortel ouvrage sur les vins et préparant sa chimie appliquée aux arts ; le professeur Baumes donnant l'Essai d'un système chimique de la science de l'homme ; le professeur Fouquet reprenant la plume pour écrire l'Histoire de la constitution des six premiers mois de l'an cinq, et mériter un prix national ; le professeur V.r Broussonet recueillant dans le Tableau élémentaire de la séméïotique des connaissances utiles aux Élèves ; notre Barthez (car il nous appartenait toujours) livrant à l'impression le fruit de plusieurs années de recherches et de méditations, son étonnant ouvrage de la Nouvelle mécanique du mouvement des animaux.

Que de vérités utiles perdues pour l'instruction publique et la gloire de notre École, si elles n'avaient été heureusement recueillies par nos Élèves Telles sont parmi une foule d'autres, la découverte du gaz acide carboneux (1) et de ses propriétés, faite par le professeur Virenque, une nouvelle méthode pour préparer l'éther, appliquée depuis si ingénieusement à la distillation des vins, la formation du nitrate de potasse dans les extraits des plantes vireuses (2), connue avant la décomposition des alkalis.

Si l'historien de l'École oubliait ce qu'elle fit en l'an cinq, la France reconnaissante se rappellera qu'accoutumée depuis plusieurs années à être la proie des charlatans, elle vit à cette époque sortir de Montpellier ces jeunes Médecins dont la capacité était assurée par les titres, et la manière dont ils les avaient acquis, par leurs dissertations. Les Professeurs alors firent souvenir d'eux le Gouvernement, en

---

(1) « Ce n'est pas seulement du gaz acide carbonique qui se forme » dans ce cas : le professeur Virenque pense qu'il se forme aussi du » gaz acide carboneux, dont les effets sur l'économie animale sont encore » plus terribles que ceux que cause le premier gaz. » *De l'application de la chimie à quelques points d'hygiène par S. Duportal, An six.*

(2) *Élémens de chimie de Chaptal, 2.e édition, art. nitrate de potasse.*

offrant de doubler leurs travaux et leurs occupations pour garantir la confiance de la société.

Mais je m'aperçois qu'éloigné du but qui m'est indiqué, je n'ai point encore parlé des travaux de l'École pendant l'an neuf: je me hâte donc de m'acquiter de la tâche honorable qui m'a été assignée.

Les faits que j'ai à raconter sont si nombreux, la plupart sont si importans, que je suis forcé de les classer pour n'en oublier aucun, et qu'il suffit de les dire pour intéresser. Ainsi laissant de côté les ornemens dans un discours qui n'en a pas besoin, je me contenterai d'exposer avec simplicité 1.° ce que l'École a fait pour la science et l'humanité, 2.° comment chacun de ses membres y a contribué en particulier, 3.° les encouragemens qui lui ont été accordés.

PREMIÈRE PARTIE.

Travaux de l'École.

Parmi les devoirs que la loi a imposés à l'École, il en est peu qui l'honorent autant et qui soient remplis avec plus de zèle, que celui de veiller à la santé publique. Empressée d'éclairer le Gouvernement sur tout ce qui y a rapport; elle publia en l'an quatre, l'histoire de l'épizootie

des chats, qui menaçait de se propager sur les hommes. On se rappelle qu'en l'an huit, elle rassura les habitans du midi de la France, et fournit des lumières aux médecins qui avaient à traiter la maladie contagieuse, apportée de Nice par les armées. Depuis le commencement de l'année qui vient de finir, elle n'a cessé d'être consultée et de travailler pour cet objet intéressant.

A peine les travaux scolastiques l'avaient-elle rassemblée, que le Préfet, dont la sollicitude paternelle veille sans cesse pour le bien des Citoyens de ce Département, l'avertit que la commune de Villetelle exigeait un prompt secours. Sur cent dix-huit habitans de ce village, cinquante étaient atteints d'une cruelle maladie qui menaçait les autres. Deux professeurs sont choisis, ils partent sur le champ; c'étaient les Citoyens Berthe et Vigarous. Leur présence amena l'espoir et la consolation. Ils rapportèrent des notions exactes sur la fièvre qui était rémittente-gastrique-bilieuse, l'assurance des succès thérapeutiques qu'ils avaient obtenus et des données précises sur la topographie de Villetelle. Ces dernières connaissances furent d'autant plus précieuses, que vingt-cinq ans auparavant, l'École avait été obligée de députer dans ce village le professeur Leroy pour les mêmes motifs.

Une maladie désastreuse ravage l'Andalousie; ses progrés rapides menacent toute l'Espagne et le reste de l'Europe. L'École de Montpellier interrogée, devine plutôt qu'elle ne

reconnait le véritable catactère de la maladie ; elle propose des moyens pour l'arrêter. Cette consultation avertit le Gouvernement français de ce qu'il peut pour ses fidelles alliés, de ce qu'il doit à la sûreté de la République. Trois professeurs de l'École, les Citoyens Lafabrie, Berthe, Victor Broussonet, reçoivent l'ordre d'aller étudier cette maladie et d'éclairer les deux Gouvernemens sur les moyens de l'étouffer et de la prévenir.

Arrivés à Seville malgré la saison rigoureuse, les chemins impraticables, une route de trois cens lieues, les obstacles et les dégoûts que les hommes et les choses renouvelaient à chaque instant, ils trouvent la maladie éteinte. Elle l'était lorsqu'ils quittèrent Montpellier. Si leur dévouement, dont ils avaient déjà donné des preuves eût une occasion de moins pour se montrer, rien ne fut perdu pour la science et pour l'objet de leur mission. Ils se livrent sans reserve à l'étude d'un fléau dont ils voient par-tout les traces encore récentes. Les convalescens, les médecins, les prêtres, les garde-malades, le peuple, tous sont interrogés ; les lieux ravagés sont visités; aucune notion n'est perdue, aucun moyen de se les procurer n'est négligé. La maladie était la fièvre jaune d'Amérique. Commençant à Cadiz où elle trouva des circonstances qui la développèrent, propagée par une contagion effrayante dans des portions de l'Andalousie d'où elle semblait devoir être repoussée, elle sacrifia environ cent mille victimes et se termina d'elle-même.

Les Commissaires jugèrent chacune des méthodes curatives qui avaient été employées, et dont aucune ne devait l'être exclusivement. Ils éclairèrent le Gouvernement espagnol sur plusieurs mesures nécessaires pour empêcher le retour de la contagion, l'inutilité et le danger de quelques-unes qui avaient été ordonnées ou mises en usage. Enfin, en croyant que le cordon sagement placé sur les frontières de France devenait inutile, ils ne cachèrent point leurs craintes sur une nouvelle introduction en Europe de la fièvre jaune, et combien il était nécessaire de la surveiller.

Ce voyage n'a pas été seulement utile pour la science médicale et la politique, il a encore procuré à notre École la correspondance de plusieurs Académies et de quelques savans distingués; à son Jardin de botanique, des semences rares; au Muséum, des objets d'histoire naturelle; et la Cacaoëte (*Arachys hypogea. L.*) aux Départemens méridionaux. Cette plante précieuse que la France devra à l'École de Montpellier a très-bien réussi dans ce pays; et nous pouvons espérer de la voir remplacer avec avantage l'olivier, qui paraît vouloir abandonner nos climats.

Dans le mois de nivôse, le village de Murviel situé à l'ouest de Montpellier, à la distance de deux myriamètres, est désolé par une fièvre dont on ne peut arrêter les progrés. l'École consultée y envoie le Professeur Seneaux. Celui-ci offre à son retour la topographie du pays qu'il avait secouru,

et une collection éclairée d'histoires de malades. L'étude de cette fièvre, qui était catarrhale-vermineuse, a fourni de nouvelles preuves de l'influence des constitutions médicales, et des modifications qu'elles éprouvent par la position des lieux.

Un hiver doux et tempéré, tel que celui de l'an neuf, ne pouvait manquer de faire éclore à sa suite ces maladies, qu'étouffe ordinairement le froid purificateur de l'air. Nos côtes maritimes avoisinées par les étangs, ne nous offrent que trop souvent de pareilles observations à faire. C'est aussi dans les communes du 3.me arrondissement du Département de l'Hérault que l'on a ressenti les funestes influences d'un hiver trop peu rigoureux. Beziers, Servian, Rougean, Vendres furent tour à tour le théâtre d'une fièvre contagieuse, qui effraya leurs habitans pendant l'été. La dernière commune fut surtout maltraitée, et le Sous-Préfet s'empressa d'y envoyer des secours. Les Citoyens Arnal et Bertrand, Médecins de notre École, répondirent à la confiance de ce magistrat, par les soins éclairés qu'ils prodiguerent aux malades, et les vues de salut public qu'ils présenterent dans leur compte rendu. Aussi le Professeur Dumas, député sur les lieux par l'École, d'aprés la demande du Préfet, n'eut qu'à ajouter quelques moyens curatifs et prophilactiques, à ceux que proposaient ces deux Médecins : et, en applaudissant à leur sage conduite, se joindre à eux pour demander le desséchement de l'étang de Vendres, source des malheurs de tout ce qui l'environne

S'il est une science, dont l'étude éveille l'imagination, en rendant ceux qui la cultivent plus enclins aux actions grandes et peu communes, c'est sans doute la Médecine. Immense dans ses attributs, sacrée par le but qu'elle se propose, elle satisfait le cœur sensible des jeunes gens, tandis qu'elle entretient ou qu'elle exalte chez eux cette curiosité, source des connaissances humaines. L'an six nous offrit un exemple frappant des ces vérités. Le bruit se répand que le héros français marche à une expédition dont on ignore le but et les voies. Quarante de nos Éleves sollicitent l'honneur de l'accompagner. Ils abandonnent leurs familles, leurs amis, l'École qui les élevait. . - . . . . ils suivaient BONAPARTE. Pourquoi donc s'étonner de voir des jeunes Médecins courir après la gloire et les lumières, sur les traces de celui qui dispensait l'une et guidait aux autres! Mais lorsque le génie du vainqueur de l'Égypte, eut abandonné ce pays pour venir consoler sa patrie, quel motif puissant engagea trente-neuf Élèves de cette École, à s'offrir volontairement pour aller secourir l'armée d'orient? C'est devant des Médecins que je me propose cette question, ils y ont tous déjà répondu.

Éprouver les nouvelles découvertes, les juger avec une sévère impartialité, les partager si elles sont utiles, telle fut constamment la conduite de l'École de Montpellier. Une légère affection peut suppléer, dit-on, à la petite vérole, et en étouffer le germe; on en réclame l'introduction. L'École charge aussitôt un de ses membres, de faire dans les hôpi-

taux des épreuves qui furent éxécutées. Mais, elle ne les jugea point suffisantes pour déterminer son opinion. Les Professeurs des cliniques continuent ces essais avec un zèle, que n'ont pu ralentir les nombreux obstacles, qu'ils éprouvent de la part des circonstances. La marche expérimentale qu'ils ont imaginée, est tout-à-fait différente de celle qu'ont suivi jusqu'ici les partisans, et les detracteurs de la vaccine. Sans s'attacher à calculer le nombre des victimes, ou celui des personnes que cette inoculation à préservées: ils ont pensé qu'il était plus médical, d'aller rechercher dans la variété des climats, des constitutions de l'air, des sexes, des tempéramens, ces différences que l'observation a déjà prouvé exister dans les effets de la vaccine; et que l'on a cachées ou exagérées suivant les intérêts de chacun.

C'est dans le laboratoire de l'École, que le Citoyen Adam a fait sous les yeux, et avec l'aide du Professeur de chimie, les premiers essais d'un appareil très-ingénieux. A l'aide de ce procédé, qui consiste à placer une suite de vaisseaux entre la chaudière et le serpentin, son inventeur est parvenu, à extraire à une première distillation, des vins ordinaires, l'eau-de-vie appelée *trois-sept*.

Il semble que notre École, soit en possession de traiter tout ce qui a rapport à un art aussi utile, et qui est devenu une source inépuisable de richesses pour le midi de la France. Le Professeur Arnaud de Villeneuve inventa la distillation

des vins ; le démonstrateur Matte Lafaveur l'améliora ; et l'appliqua à la confection des liqueurs. Enfin le professeur Chaptal a simplifié, il y a plusieurs années, les instrumens et les procédés que l'on employait avant qu'il eût étudié, c'est-à-dire perfectionné, cette branche de notre industrie (1).

Lorsqu'il s'agit de renouveller des usages depuis long-temps reçus, et établis successivement, la pratique peut seule juger des inconvéniens ou des avantages qu'entraînent ces changemens. S'ils sont aperçus d'avance, ce n'est que par des hommes d'un génie supérieur, dont le goût est une espèce d'expérience. La nécessité d'un changement dans les poids et mesures est démontrée ; la possibilité de le faire sans danger n'est pas encore prouvée. Le Gouvernement français, aussi hardi à brusquer la gloire des armes, que sage et modéré dans les discussions sur le bien de l'intérieur de la République, a prudemment ménagé cette révolution, en donnant des délais pour la commencer, et en conservant les anciennes dénominations. La vente des médicamens a dû attirer son attention, et le Ministre de l'Intérieur en consultant l'École sur la manière dont on devait introduire le nouveau système des poids et mesures dans la pharmacie, a prouvé que cette introduction mérite d'être calculée. Ce

---

(1) Borie docteur méd. de Montpellier à imaginé un pése-liqueurs supérieur à tous ceux qui avaient été mis en usage avant lui.

n'est plus une question de savoir si des savans, des médecins accepteront une innovation qui, bientôt, va devenir familière au peuple. Mais doivent-ils profiter de la liberté de se servir des anciens noms pour exprimer les nouveaux poids? L'Ecole a pensé que cette condescendance pourrait devenir funeste à la société, parce qu'elle ferait naître des erreurs ou des méprises, dont la plus légère peut être terrible. Les signes doivent suivre la réforme des dénominations; et l'on doit en substituer de nouveaux aux anciens, dont on a reconnu depuis long-temps l'insuffisance et le danger. On pourrait cependant permettre au médecin, de placer à coté de la formule exprimée et calculée d'après le nouveau mode, les signes et les poids anciens. La prescription serait rendue par là plus claire et plus sûre; le médecin et le pharmacien s'habitueraient à cette traduction.

L'École continue a ressentir les heureux effets de ses sages institutions. Depuis l'an cinq elle reçoit le tribut qu'elle a imposé à ses Élèves, qui déjà ont fourni une collection précieuse de Dissertations. Cette manière de juger des talens, si elle n'est pas la plus sûre, est au moins la plus instructive pour les disciples; elle a été jusqu'aprésent honorable pour les maîtres. Plusieurs de ces ouvrages méritent d'être distingués, et leur grand nombre, cette année, n'a rendu que plus difficile le choix qu'on voudrait en faire.

SECONDE PARTIE.

Des travaux des Membres de l'École, en particulier.

Le départ de trois professeurs pour l'Espagne, l'absence de quelques-uns avaient réduit ceux qui restaient à un petit nombre. Ils prouvèrent alors ce que peut l'amour du devoir, chez des hommes accoutumés à n'y jamais manquer. Leur zèle les multiplia en proportion des divers emplois auxquels il fallait suffire, et l'instruction fut offerte comme dans les années précédentes.

A cette époque, le professeur Dumas publiait ses Principes de physiologie, que la France et les étrangers ont accueilli avec empréssement, comme un ouvrage qui manquait à la nation et aux savans. Depuis long-temps les faits s'accumulaient, les expériences se multipliaient, et la science ne faisait aucun progrès. Retardée parce qu'il manquait une méthode pour classer les choses et un guide pour les juger sainement, on pouvait avec raison lui appliquer le reproche que Bacon adressait à la chimie de son temps, que „ les deux chemins qui devaient conduire à la vérité, „ la théorie et la pratique, étaient devenus une source iné- „ puisable d'erreurs et de futilités. „ C'est de ces écueils que le professeur Dumas a préservé les Élèves, en leur in-

diquant dans son discours préliminaire, la bonne manière d'étudier la physiologie. Il considère cette science liée, par des rapports intimes, à l'expérience qui en est le fondement, à la philosophie qui guide sa marche, à la Médecine dont elle assure les succès. L'École de Montpellier avait fourni depuis plusieurs siècles des matériaux essentiels. Elle a été la première à sentir la nécessité d'une réforme dans l'exposition des connaissances et la manière de les appliquer. Bordeu, Lacaze, Fouquet, Barthez, etc., avaient appellé cette révolution ; leurs découvertes et leurs idées l'avaient indiquée. Le professeur Dumas, en donnant un corps de doctrine dans lequel tous les faits physiologiques viennent se coordonner, a donc payé l'obligation que l'École semblait avoir contractée par sa hardiesse à renverser les idoles encensées jusqu'alors, et par l'initiative qu'elle prit dans l'établissement d'une nouvelle philosophie.

Cet ouvrage n'est pas seulement essentiel aux Élèves auxquels il offre un système de classification mieux raisonné et plus facile ; il est encore devenu important pour l'École et les physiologistes, en ce que l'auteur y a consigné une foules d'idées neuves et d'expériences qui lui appartiennent. Telles sont la division des phénomènes de l'économie animale, la classification des maladies par l'action réciproque des systèmes organiques, la manière d'étudier la vie dans les animaux, ses expériences sur la sensibilité latente et sur la respiration, ainsi qu'une infinité de

théories particulières que le temps ne nous permet pas d'énumérer.

Le professeur Chaptal, sans cesse occupé d'éclairer les arts, qu'il est heureusement chargé de protéger, a imaginé une nouvelle méthode pour blanchir le linge. Cette découverte, à laquelle il n'a pu être conduit que par une longue suite de réflexions et d'expériences dans de grands ateliers, est de la plus haute importance pour le commerce et la science. Les Anglais, excellens juges en pareilles matières, ont prouvé le cas qu'il faisaient de ce procédé en le répandant chez eux, lorsqu'il était à peine connu par les papiers publics. Il consiste à présenter successivement les différentes surfaces des toiles à la vapeur d'une lessive alkaline qui les imprégne. Notre célèbre chimiste a renversé par cette expérience, l'idée que les alkalis fixes ne pouvaient point passer à l'état gazeux; il a fourni aux fabricans qui traitent ces matières le moyen de reconnaître et d'évaluer les pertes qu'ils éprouvent; il a fait à la société un présent digne de son cœur et de son nom.

Il serait intéressant pour les praticiens de Montpellier, de connaître la nature des eaux minérales qu'ils employent le plus familièrement. Ces notions détruiraient la réputation de certaines eaux, qui ne contiennent rien d'étranger; elles guideraient dans le choix de toutes. Le professeur Virenque

s'est engagé à rendre ce service signalé à la médecine. Déjà il a tenu parole, et l'analyse des eaux de Balaruc est terminée. Quoique examinées par des physiciens célèbres, les proportions de leurs principes n'étaient pas encore établies. Les expériences de notre collégue ont démontré, que cinq kilogrammes, douze grammes d'eau de Balaruc, marquant à la source 41 degrés au thermomètre de Réaumur, contiennent 27 grammes muriate de chaux sec, 53 grammes muriate de soude, 6 grammes de résidu formé, au moins en très-grande partie, de carbonate de chaux. Le professeur Virenque s'est ingénieusement servi des découvertes de Chaptal sur l'évaporation des sels, pour expliquer les différences que l'on avait trouvées avant lui dans cette analyse : et pour éviter de tomber dans le même inconvénient, il a procédé dans des vaisseaux clos.

Ce travail a donné lieu au même chimiste, d'étudier plus particulièrement les moyens d'analyse; et en essayant de former le tableau des réactifs, il s'est aperçu plus d'une fois qu'on était obligé de laisser des places vuides. Cette difficulté lui a fait naître le désir de les remplir, il y est souvent parvenu. Le sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif) est précipité de sa dissolution dans l'eau, par une addition d'eau de chaux. Mais on ne possédait point de réactif capable d'indiquer la présence du mercure doux, (muriate de mercure doux): le professeur Virenque la découvert dans l'eau de chaux. Si l'on jette, en effet, dans

ce liquide quelques grains de mercure doux, on les voit se précipiter au fond du vase avec une couleur noire très-marquée. Ce nouveau corps soumis à l'examen a été de l'oxide noir de mercure, comme le précipité du sublimé est un oxide jaune de mercure.

L'École qui accueille avec empressement les découvertes pratiques, et repousse froidement les théories stériles, a ordonné, pour l'instruction de ses élèves, des essais sur plusieurs remèdes nouveaux et les méthodes pour les employer. Les professeurs des çliniques ont tenté l'usage, à l'extérieur, de quelques substances telles que le quinquina, l'arnica montana, la scille, la digitale pourprée, le tartrite antimonié de potasse. Les frictions avec la teinture de quinquina à l'esprit de vin ont eu quelquefois d'heureux effets; mais les succès ont été marqués, lorsque, d'après le procédé indiqué par le citoyen V. Broussonet, on a préparé la teinture à l'éther, en y ajoutant une haute dose de camphre: il en a été de même pour l'arnica montana. Sur deux épreuves faites avec la digitale et la scille dissoute dans la salive, aucune n'a réussi. Le tartre stibié appliqué sur la région épigastrique a procuré le vomissement, pourvu que l'on eût dépouillé la partie, de son épiderme à l'aide d'un vésicatoire. Ces diverses expériences ont fait penser aux Professeurs, qu'il fallait établir une distinction essentielle entre les substances, qui, introduites à travers la peau sont solubles dans nos humeurs, et celles que l'organe cutané se refuse à rece-

voir, et les fluides à charier. Les succès obtenus avec ces dernières doivent être rapportés à l'excitation mécanique de la peau, qui la répéte sur les organes internes ; plutôt qu'aux médicamens eux mêmes qui demeurent arrêtés dans les téguments. Les observations de plusieurs fièvres intermittentes pernicieuses guéries par les seules frictions sèches, ne viennent-elles pas à l'appui de cette opinion ? Le muriate de baryte dissous dans l'eau distillée a causé des vomissemens et des coliques ; et quoique l'on eut obvié à ces inconveniens en incorporant ce sel dans la mie de pain, on n'a pas eu lieu d'être satisfait des nombreux essais que l'on à tentés. Les professeurs de clinique désiraient confirmer les heureuses observations de M.r Busch sur l'emploi de l'aconit (Aconitum napellus) : quatre expériences ont toutes démontré l'inéfficacité de ce remède. Il n'en a pas été ainsi du tartre stibié pris intérieurement, et dont un des professeurs de clinique a porté successivement, la dose à 8 grains par jour, en le combinant avec la thériaque. Deux rhumatismes chroniques ont été guéris par cette préparation héroïque. Les cures intéressantes dont tous les élèves ont été les témoins, les améliorations introduites dans leurs études pratiques ne peuvent être rapportées ici, elles feront le sujet d'un *Annus medicus* que s'engagent à publier les professeurs de clinique.

La difficulté de classer méthodiquement dans les systèmes reçus toutes les maladies des femmes, se présenta au professeur Vigarous dès qu'il entreprit d'enseigner à les traiter.

Plusieurs années d'expérience n'ont servi qu'à lui découvrir de nouveaux obstacles à surmonter, de nouvelles corrections à introduire. Il entreprit dèslors la recherche d'une NOUVELLE MÉTHODE POUR ÉTUDIER ET POUR CLASSER LES MALADIES DES FEMMES. L'ouvrage qu'il fait paraître sous ce titre prouve assez qu'il le mérite. La matrice qui distingue essentiellement la femme, modifie toutes ses affections et les rend propres à ce sexe. Chargé d'excréter périodiquement le sang, cet organe, centre principal de vitalité, est fixé dans une position déterminée, et sa destination est la génération. C'est en considérant les lésions de ces quatre facultés ou manières d'être, que l'auteur a établi les quatres grandes divisions de son traité. La première offre les dérangemens dans la menstruation. La seconde les désordres d'une sensibilité viciée de la matrice. Les déplacemens de ce viscère forment la troisième. On suit dans la quatrième les maladies qu'entraînent la conception, l'acroissement, la nouriture, et la sortie de l'enfant. Les divisions secondaires se ressentent du même esprit analytique, et présentent dans leur développement, ce goût éclairé qui, passant légérement sur des détails connus, arrête l'attention sur des points intéressans de doctrine, sur des rapprochemens curieux de pratique.

Le législateur persuadé que rien de ce qui tend à augmenter le bonheur des hommes, ou à diminuer leur maux n'est étranger à la médecine, a voulu que celui qui étudie

cette science, s'appliquat aussi à acquérir des connaissances utiles. Il les répandra ensuite chez ceux dont il est chargé de préserver et de rétablir la santé. Ainsi personne ne sera surpris de voir l'École de Montpellier introduisant en France la culture de la cacaoëte ; le professeur Berthe naturalisant la barille sur nos côtes maritimes, élevant l'indigo avec quelques succès, et l'espoir d'en obtenir de plus grands; le professeur Auguste Broussonet essayant de substituer à nos plantes grossières qui nous fournissent la soude, la glaciale (Mesembryanthemum crystallinum) qui a enrichi depuis peu d'années les Isles canaries.

TROISIÈME PARTIE

Des encouragemens accordés à l'École.

Cette partie de l'histoire de l'École que l'on eût vainement cherché autrefois à écrire, est dûe en entier au Gouvernement actuel et au Ministre chargé de diriger ses bienfaits. Depuis sa formation, l'École semblait avoir été abandonnée à ses propres forces. Eh certes si l'on a voulu faire un essai, il a été aussi honorable pour elle, qu'humiliant pour ceux qui l'on tenté ! Un amphithéâtre vainement demandé, l'enseignement clinique entravé, le jardin de botanique devenu stérile, la bibliothèque à augmenter, un muséum à former, les bâtimens de l'École prêts à tomber en ruine, le juste salaire des Professeurs retenu, les besoins menaçant de tout éteindre, excepté notre zèle qui était au dessus

d'eux: ce fut notre position, c'est ce que le Gouvernement a changé, en prévenant même nos demandes. Le détail de ses encouragemens servira à manifester la reconnaissance de l'École, en lui rapellant comment elle a mérité chacun deux; il apprendra à nos Élèves tout ce qu'ils doivent à notre respectable Directeur le citoyen René, dont le zèle ne s'est jamais laissé rebuter.

L'année s'ouvrit sous les plus heureux auspices. Le professeur Dumas mérita d'entrer à l'Institut national. Notre collègue Chaptal revêtu de la dignité de conseiller d'État, fut bientôt après élevé au poste de Ministre de l'intérieur. Son nom qui est audessus des titres, honora cette place, et la rendit plus difficile à occuper pour ceux qui lui succederont. Nos besoins lui étaient connus; les exposer au Gouvernement et les faire cesser, tout fut exécuté à la fois. Et comment n'eût il pas réussi! Le premier magistrat de la République rassasié de la gloire militaire, jamais satisfait de ses grandes actions, avait fixé à cette année le commencement du siècle de Périclés. Les sciences, les arts, la félicité des peuples, qui est leur compagne inséparable, allaient renaître aux premier cris de la paix. L'École de Montpellier qui avait conservé le feu sacré des lumières pendant les troubles de la guerre, pouvait elle être oubliée!

Il fallait braver des dangers et marcher à l'honneur, l'École, accoutumée à y envoyer ses membres, fut choisie.

Elle se rapeplla la peste de Marseille en voyant partir ses députés pour l'Andalousie. « Le Gouvernement » (écrivait le Ministre) saura reconnaître dans l'École » entière, et la personne de ses membres qui seront en- » voyés le dévouement qu'ils montreront » ; il acquita sa dette avant même qu'elle ne fut contractée. Le citoyen Barthez avait été enlevé à l'instruction publique, dans un temps où il ne suffisait pas d'être savant pour occuper des places qui n'étaient que scientifiques. Les Professeurs le demandaient, les Élèves désiraient contempler cet homme dont le nom remplissait l'École ; il fut rendu après sept ans d'absence, à une chaire qu'il avait illustrée pendant plus de trente années. Et comme si l'on eût voulu acquitter la nation envers lui, il fut nommé médecin du Gouvernement. Un savant distingué, que les académies les plus celèbres de l'Europe se sont associées depuis sa jeunesse, et dont l'éloge n'est interdit qu'à moi, le citoyen Auguste Broussonet devint en même temps notre collègue.

Le Ministre ne borna pas là ses premiers bienfaits. l'École ouvrit une nouvelle source d'instruction pratique dans l'hôpital des vénériens et des galeux, dont le soin lui fut confié.

Les Élèves, dont le nombre augmentait tous les jours, ne pouvaient plus être contenus dans une salle incommode pour le professeur et ceux qu'il enseignait. Un amphithéâtre d'anatomie fut accordé, les fondemens en sont déjà jettés. Il servira d'asyle aux successeurs des Guys de Chauliac, des Jacques Silvius, des Rondelets, des Cabrols, des Dulaurents,

et de tant d'autres hommes fameux qui ont fait entrer notre École en part de la gloire anatomique. Le buste du Ministre, qui y sera placé, devait être le monument de notre reconnaissance pour le restaurateur de l'enseignement, s'il n'eût exigé lui même qu'il ne nous rappellat que le professeur Chaptal notre collègue, notre ami.

Un buste manquait à notre panthéon médical, c'était celui de l'homme dont les écrits sans cesse médités, toujours sagement interprêtés ont fixé la réputation dans notre École. Le Gouvernement français a enfin trouvé la place de la tête antique d'Hippocrate, en l'envoyant dans nos murs. Elle y a été reçue au milieu des fêtes et des jeux; c'était le Dieu qui visitait son temple. Placée sur une colonne, au pied de laquelle on grave ces mots, *Olim coüs*, *nunc monspeliensis Hippocrates*, elle semble répéter que la médecine est fille du génie, du temps, et de l'étude. Quel organe plus digne de parler du génie d'Hippocrate, que celui qui avait si bien défendu, si ingénieusement exposé sa doctrine. A mesure que le citoyen Barthez rappellait les principaux traits qui la caractérisent, chaque auditeur la comparait avec celle qu'enseigne, parmi nous, un vieillard respectable; et lorsque l'orateur eût terminé le portrait de l'homme hippocratique, tous les regards se tournérent sur Fouquet.

Le jardin de l'École, cette pépinière de tous les botanistes qui ont brillé depuis le quinzième siècle, languissait sans éclat, délaissé par ceux qui devaient le soutenir. En

vain les talents et la réputation du professeur Gouan, faisaient revivre Richer de Belleval : il n'y avait plus de Henri quatre. Le Ministre s'est déclaré le protecteur d'un des monumens les plus beaux, les plus utiles que possède la cité. La construction d'une serre chaude a été projetée, des réparations ont été ordonnées. Graces à Chaptal, les plantes des pays chauds trouveront ici un abri pour s'acclimater, tandis-que celles que nous enverra le nord croîtront dans des expositions que le génie de Belleval leur avait préparées, et qui leur seront restituées. Ainsi s'établira un commerce important pour les arts, agréable pour l'opulence, et dont Montpellier deviendra l'entrepôt.

Voilà ce que le Gouvernement a fait pour l'École de médecine de Montpellier, comment elle a justifié ses faveurs, mérité la reconnaissance de ses Élèves, l'estime des hommes, l'approbation des savans.